

LE LÂCHE

Traits, croquis et leçons.— Echos de la Grande Guerre.

par J.-Auguste Galibois.

C'est à peu près vers cette époque que je sortis un jour de la première ligne pour aller, un peu à l'arrière, porter un rapport d'urgence au poste de commandement de la quatrième division, qui se trouvait situé entre Villers-au-Bois et le Château-de-la-Haie.

Ma commission faite, à dix heures du matin, je profitai de ma permission pour errer dans les lignes de l'intendance, en attendant la nuit et l'heure du retour.

Nos préparatifs pour l'offensive d'avril étaient formidables. Je m'en rendais compte maintenant, et la joie d'espérer par ces préparatifs une victoire prochaine doublait la douce sensation que j'éprouvais d'être libre pour un jour, et de pouvoir respirer à pleins poumons.

Depuis deux mois dans le tunnel, avec un cœur, non pas veule, mais trop resserré, j'avais perdu ou obscurci la notion des choses extérieures. Ici, à Villers-au-Bois, je reprenais quelque peu contact avec le monde. Ce n'était pas encore la civilisation et la vie normale, mais l'afflux des troupes britanniques, arrivant, comme la marée montante, par dizaine de milles, par toutes les voies et chemins connus, nous faisait sentir la force de l'esprit de guerre qui agitait alors la moitié de l'univers. Ce déploiement de troupes révélait l'existence d'un large souffle de patriotisme canadien. Nous sentions mieux l'âme de notre pays quand nous regardions la masse de soldats qu'il envoyait prendre part à la grande attaque du printemps.

— Près de Villers-au-Bois, l'on me communiqua quantité de nouvelles fraîches, et je fus littéralement bourré d'anecdotes plus ou moins vraies, ou plus ou moins fausses, comme la plupart des récits de guerre, mais je constatai de visu, pour en être sûr, cette fois, que les Canadiens n'étaient pas isolés, et que des troupes anglaises et écossaises étaient mêlées aux troupes canadiennes pour tenir le secteur de Vimy. Entre la quatrième division à laquelle j'appartenais et la première, se trouvait intercalée, à part certains éléments disparates, la 51ème Scottish Division dont j'avais entendu parler, mais que je n'aurais jamais cru si près de nous, si près de Tottenham Trench. Les éléments disparates se composaient de sapeurs anglais, d'ingénieurs, d'électriciens, de "masters mechanics", de mineurs, de terrassiers, etc. Deux sous-officiers de la 51ème, en congé à Bouvigny, me parlèrent de l'offensive prochaine, et à titre d'Écossais d'Edimbourg et d'Aberdeen, se montrèrent heureux de faire la connaissance d'un Canadien-français.— J'étais le deuxième qu'ils eussent rencontré, me dirent-ils alors, et le premier avait laissé une telle empreinte dans leurs souvenirs, qu'ils m'offrirent un "gill" de rhum, en me racontant l'histoire de cet obscur héros du Canada, qui se nommait "Lash", me disait-on, nom étrange, pensais-je, pour un Canadien de chez nous.

Cette histoire, si intéressante, si palpitante qu'en fut la fin, était dans leurs bouches fort incomplète, car à côté du récit de son dernier exploit, la figure du type ne se dessinait pas encore très bien dans mon esprit ; je ne pouvais le "localiser", le situer dans son personnage, comme on dit. Comme il appartenait à la première division, ce me fut facile de reconstituer son caractère quand je connus mieux son nom, son âge, son origine ; bref, toutes les influences de l'hérédité et du milieu qui sur lui s'étaient exercées.

Du reste, voici son histoire :

* * *

Il était né dans la Gaspésie et se nommait Richard.

Deuxième fils d'une très grande famille, son enfance et sa première jeunesse s'étaient écoulées dans un de ces modestes villages du fond de la Baie des Chaleurs, région où l'agriculture vient parfois apporter une diversion heureuse à l'industrie mobile de la mer, ou aux entreprises de la forêt.

Grand et robuste, sa force physique s'était avant la seizième année développée exceptionnellement grâce aux durs travaux de la mer, des champs et des forêts. D'un caractère tranquille, et comme gêné devant les regards des vieux, il fuyait les rixes et les batailles de la place, et personne n'eut soupçonné, à voir sa placidité nonchalante, la prodigieuse force de ses muscles d'acier. D'une extrême lenteur dans ses mouvements, incapable de colère ou d'excitation, ses camarades et ses voisins, dans l'imprécision de notre langage populaire, l'avait surnommé : "Le Lâche", non, certes, qu'on eût à lui reprocher quelque félonie, quelque bassesse ou quelque couardise, mais plutôt pour faire comprendre que chez lui la réaction nerveuse était ou paraissait nulle, et que son tempérament était celui d'un jeune lymphatique, paresseux et lourd. Ses jeunes frères mêmes ne l'appelaient jamais autrement que "le lâche", quand ils avaient besoin de lui pour pousser la chaloupe à la mer, ou pour retirer de l'onde le grand filet plein de poissons. Aux travaux des champs, parce qu'il était lent à se mouvoir, on le nomma également "le lâche" et quand, à l'hiver de 1912, il partit pour aller en forêt couper du bois, il emportait avec lui, sans se fâcher, son surnom. Les hommes et le contremaître ne le nommèrent jamais autrement, mais ils s'aperçurent bientôt, aux coups de hache qu'il appliquait à l'épinette ou au merisier, de sa force herculéenne et de son adresse, lente mais persévérante. Il abattait ses dix merisiers sans s'essouffler !

Quand, au printemps, il revint de la forêt, il s'engagea pour le compte d'une compagnie qui expédiait du bois à fuseau en Angleterre, et revint à l'automne, le teint bruni par l'eau salée et les muscles saillant le long de ses bras robustes. Selon l'expression régionale, il devenait un homme "fort, hors du commun", mais n'en continuait pas moins à se laisser appeler "Le Lâche", parce qu'on ne lui connaissait plus d'autre nom et parce qu'il ne répondait pas aux provocations. Il passa l'hiver à Chandler et à Gaspé, parmi les groupes hétérogènes qui s'y trouvaient. Personne, cependant, ne le vit dans une bagarre. Connaissant sa tranquillité débonnaire, les fiers-à-bras le harcelaient, et lui ne leur répondait pas. Seulement, un soir à l'hôtel Morin, on le vit soulever à la hauteur de la bouche une tonne à mélasse à moitié remplie d'eau et boire de longues gorgées par la "bonde". Depuis lors, "le lâche" fut de la part de ses compatriotes gaspésiens entouré d'une considération quasi muette d'étonnement.— "Mais pourquoi", lui disait Johnny Cormier, "que tu te bats pas avec Félix "Longue-Épée," qui te provoque et t'insulte ? — "Moi ? Me battre ? Faut bien trop se dépêcher", répondait invariablement Richard !

Était-il peureux ou simplement indifférent à cette époque ? On ne le sut jamais.

* * *

Son séjour en Angleterre, la lecture de quelques livres, car il savait lire,— les conversations entendues au cours du voyage, avaient développé son intelligence de jeune homme sans qu'il s'en rendit compte. Il se croyait aussi lourd d'esprit que de corps. Mais il était méditatif et silencieux, comme